

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Nous nous étions laissé piéger comme deux bleus.

L'arrivée brutale d'un froid glacial, accompagné d'une neige lourde et compacte, nous avait contraints, Jocelyne et moi, à nous abriter dans une masure, la seule à peu près debout.

Nous avions atterri dans un minuscule lieu-dit, au milieu de nulle part, dont la pancarte grêlée de piqûres de rouille était illisible. Seule certitude, nous venions d'atteindre le Jura. La borne indiquant le changement de département, placée sur le bas-côté de la route à une centaine de mètres, en attestait.

L'arbre qui poussait à travers le mur du salon nous permettait d'alimenter le feu en continu. Heureusement ! Car si pendant les journées la température restait supportable, en revanche, les nuits se révélaient sacrément frisquettes surtout avec cette fenêtre aux vitres explosées et ces cloisons éventrées.

Pour couronner le tout, nous avons liquidé notre dernière conserve. À partir de maintenant, il faudrait faire sans. De toute façon, quand on en trouvait, circonstance de plus en plus exceptionnelle, la date de péremption se trouvait largement dépassée.

Il y a deux mois, en farfouillant dans la réserve d'une épicerie d'un petit village, Jocelyne avait dégoté deux boîtes sans étiquette et entreprit de les faire réchauffer. Pourtant, à l'ouverture, l'odeur des haricots blancs m'avait semblé suspecte, mais ma compagne s'était moquée, arguant que les bactéries n'attendaient pas la date indiquée pour se développer. Aucun risque, en les cuisant.

Et puis avec la faim, on devient moins exigeant.

M'ouais !

J'avais tellement été malade que je m'en méfiais comme de la peste, désormais. Résultat : j'avais l'estomac dans les talons en permanence car en période hivernale, le gibier, ça ne coure pas la campagne. Du coup, notre principale source de protéines se résumait à quelques souris, musaraignes ou mulots, capturés avec un piège sur lequel je veillais avec le plus grand soin.

Les problèmes de ravitaillement touchaient également les munitions, devenues denrées plus que rares. Mon fusil à canon scié accroché à mon ceinturon n'était là que pour la figuration avec ses deux dernières cartouches. Pas de quoi faire le malin en cas de rencontre un peu musclée. En échange, j'avais opté pour une machette. Efficace pour éclaircir la végétation qui s'en donnait à cœur joie, procurant aux campagnes de France des airs de jungle luxuriante. Pratique également dans les combats rapprochés. Les blessures infligées par ce genre d'instrument refroidissaient les plus téméraires car dans ce monde désormais sans médecin, il valait mieux rester en bonne santé.

Ce jour-là, pour assurer notre protection, nous avions empilé tout un bric-à-brac devant la porte vermoulue. Cette barrière symbolique n'empêcherait personne de rentrer, mais en cas de visite intempestive le bruit serait suffisant pour nous réveiller. Précaution sans doute inutile, car nous n'avions pas croisé âmes qui vivent depuis des lustres.

Mais bon ! On n'est jamais trop prudent.

— Remets une bûche, j'ai froid, se lamenta Jocelyne en se recroquevillant dans son duvet.

Les trois dernières. Ensuite, je devrais me lever pour en couper d'autres et franchement, je ne m'en sentais pas le courage.

Les flammes qui dansaient en illuminant les murs me rappelèrent les heures doucereuses passées avec mes amis, sur la plage de l'île d'Yeu.

Lionel, Sandrine, Béatrice, Marc et tant d'autres. Ils me manquaient. Lionel, surtout. Nous nous connaissions depuis l'enfance. Et même s'il était parti pour un monde sans aucun doute bien meilleur que

celui-ci, je m'attendais sans cesse à le voir surgir d'un buisson, le sourire aux lèvres, lorsque j'entendais un bruissement tout proche.

Lionel... mon presque frère !

Mon pote et moi avions fait la connaissance de Sandrine et de Jocelyne, deux journalistes de mode de passage à Lyon, peu de temps après la « Grande Catastrophe » comme l'appelait Lionel. Nous avons extirpé les deux cousines des griffes des militaires.

Les soldats, à l'origine d'un projet d'élimination en masse de la population, traquaient et exterminaient les ultimes survivants avec acharnement. Ils souhaitaient instaurer un dictat sous la forme d'une hiérarchie peu en accord avec la démocratie. On peut dire qu'ils nous avaient bien pourris l'existence.

Mais après de multiples désertions de la part des vingt-deux patrouilles livrées à elles-mêmes, ils avaient rencontré les mêmes problèmes de survie que tout le monde. Au final, leur désir de dominer la société s'était écroulé en même temps que notre belle civilisation.

Après plus d'une année à tenter de redémarrer une petite communauté sous l'impulsion de Sandrine, des sauvages avaient débarqué et envahi notre havre de paix, l'île d'Yeu, massacrant tous nos amis, sans discernement d'âge ou de sexe. La tragédie qui avait emporté Lionel et sa compagne remontait à presque deux ans maintenant et ma soif de vengeance s'était un peu émoussée, mais Jocelyne avait la rancune tenace. Davantage que moi.

— On va retrouver ces pourritures et elles payeront leur infamie de leur vie, me répétait-elle souvent.

Après avoir salement blessé ma compagne à l'épaule, un des survivants m'avait tout raconté. Sous la torture, je l'avoue, mais cet enfoiré ne méritait pas ma charité. Ses copains et lui s'étaient établis près de Poligny, une petite bourgade du Jura. Ensuite, par petites troupes, ils écumaient la France et pourchassaient les « Dégénérés ». Sans oublier de massacrer ceux qui s'interposaient et d'embarquer, à l'occasion, les femmes qui leur plaisaient.

Nos premiers contacts avec les Dégénérés dataient de la grossesse de Sandrine. Celle de la compagne de Lionel s'était révélée problématique comme plusieurs autres dans notre petit groupe. La jeune femme, sujette à de violents maux de tête, avait été victime d'abondants saignements de nez au cours du neuvième mois. Ces hémorragies, de plus en plus fréquentes, ne s'étaient arrêtées qu'une semaine avant l'accouchement. Finalement, le bébé atteint d'une dramatique dégénérescence était né difforme. Son bras droit, totalement atrophié, pendait inerte, le long de son torse rachitique. Alors qu'il aurait déjà dû prononcer ses premières paroles, le bambin n'émettait que des grognements incompréhensibles.

Le moral de mes deux amis en avait pris un sale coup ainsi qu'une partie de notre communauté, car ensuite, il y en eut d'autres sans que nous en connaissions la cause.

Plus tard, Jocelyne et moi apprîmes qu'en réalité les Dégénérés étaient télépathes et qu'ils étaient capables de dialoguer entre eux. La plupart des « Communicants », comme on les appelle à présent, ne parvenaient à établir un contact que lorsqu'ils se trouvaient face à face, mais les plus doués étaient capables de converser séparés de centaines de kilomètres, même si ceux possédant ce pouvoir restaient marginaux.

La vengeance est un plat qui se mange froid, raconte le dicton populaire.

Et bien, Jocelyne et moi allions déjeuner glacé !

À la suite du massacre de nos amis, nous avions perdu beaucoup de temps. La guérison de Jocelyne puis la rééducation de son épaule avaient traîné en longueur. Pendant cette période, nous avions vécu en périphérie de Vannes parmi un groupe composé en majorité de personnes âgées. En échange de soins pour ma compagne, je devais leur assurer protection et nourriture. En fait, côté « combat » notre séjour avait été très calme. Ma seule intervention concerna deux pauvres types qui ne s'attendaient pas à rencontrer une telle résistance. Pensez donc ! Un groupe de vieillards !

Ces deux-là n'étaient pas taillés pour la vraie bagarre.

Cette entrevue musclée hanta mes pensées les trois jours qui suivirent ; j'avais changé !

Il n'y a pas si longtemps, j'aurais usé de dissuasion avec mon fusil et tenté de les persuader de passer leur chemin. Cette fois-là, je n'avais pas hésité une seule seconde à frapper comme Marc, un brave gars trouvé inconscient dans une embarcation à la dérive, au large des côtes de notre île, nous l'avais jadis

appris ; vite et fort. Au plexus pour le premier, dans la glotte pour le second. Ils avaient décampé sans solliciter une autre ration de ma part, le plus valide soutenant son compagnon à moitié dans les vapes. Lorsqu'ils se trouvèrent à bonne distance, ils hurlèrent une bordée d'injures en me promettant de terribles représailles. Je me rappelle que leurs menaces verbales m'avaient tiré un sourire. Ce genre d'intimidations ne m'impressionnait plus désormais.

Oui, j'avais vraiment changé.

Comme souvent, quand on vit plusieurs mois avec un groupe, même si nous étions restés sur la réserve, nous avons fini par sympathiser et tisser des liens d'amitié avec certains. Du coup, Guillaume, le responsable, ne comprit pas lorsqu'un soir, Jocelyne lui avait annoncé que nous partions le lendemain matin. Il trouvait aberrant de reprendre notre périple, alors que nous pouvions vivre en paix parmi eux. Toutes les tentatives pour nous retenir y étaient passées. Guillaume et ses amis avaient argué que la nature humaine n'était pas faite pour mener une existence d'errance telle que nous l'envisagions.

J'avais bien essayé de lui expliquer que nous aimions cette liberté ; pas d'attache, pas de hiérarchie, pas de responsabilité : juste nous deux. Mais à chaque fois, je me heurtais à un mur d'incompréhension. Notre profond désir de vengeance nous aveuglait, disait-il.

Je me souvins que ce soir-là, en attendant le sommeil, je songeai que nous étions deux égoïstes et que ce brave Guillaume avait peut-être raison. Mais en repensant aux nombreuses fois où ils avaient passé des heures à discuter pour la moindre brouille, un tas de bois à déplacer, un potager à agrandir ou une patrouille de surveillance à envoyer, cela me conforta dans notre décision de ne pas fréquenter une communauté. À terme, j'en aurais pris un pour taper sur l'autre. Je serais passé pour un type asocial et ils auraient eu raison.

De toute façon, tant que Lionel et Sandrine ne seraient pas vengés, il n'existerait pas de paix pour Jocelyne et moi.

Bref, nous les avons quittés un beau début de printemps précoce.

Le claquement du piège me tira de ma léthargie.

— Le dîner est arrivé, souligna ma compagne en s'étirant. Tu t'en occupes ?

Je sortis de mon duvet en maugréant ; la température flirtait avec le négatif et le feu n'était plus qu'un souvenir.

— Allez, courage ! me lançai-je à voix haute.

Il fallut patienter jusqu'au lendemain, en milieu de journée, pour que le soleil sorte de son enveloppe nuageuse et pointe enfin le bout de son nez. Un vrai bonheur. Enfin presque ! Car la fonte de la neige transforma tout le secteur en véritable borborygme. Néanmoins, si la température se maintenait ainsi, nous comptions repartir d'ici deux ou trois jours. En attendant, Jocelyne et moi partîmes explorer l'habitation voisine.

La toiture, éventrée en son centre, s'entassait dans le couloir dans un enchevêtrement de vieilles poutres et de tuiles cassées. Le reste de la charpente ne tenait que par miracle. Pour accéder à la cuisine, il me fallut enjamber cet énorme tas de gravats.

En pénétrant dans la pièce, une épouvantable odeur de moisissure me prit à la gorge. Pas étonnant : des pilliers étaient passés avant nous et avaient tout emporté, y compris l'évier qui avait été arraché. L'eau ne coulait qu'au goutte-à-goutte mais elle avait tout de même imbibé le sol, pourrissant les murs jusqu'à hauteur de genou.

J'aurais peut-être plus de chance dans la chambre.

Là aussi, c'était le même spectacle de désolation.

Près de la fenêtre sans vitre, il ne restait qu'un sommier poussiéreux sur lequel traînait un vieux journal. Sans même y réfléchir, je m'en saisis. Le papier craqua sous mes doigts : il ne datait pas d'hier !

En consultant la Une : *Venezuela, le crash du vol 708 Panama / Fort-de-France fait 160 victimes dont 152 Français originaires de Martinique*, un long frisson me parcourut l'échine. Pour nous, les survivants de l'Onde de choc, le monde s'était arrêté ce fameux jour d'août 2005.

— J'ai trouvé, s'écria Jocelyne qui vérifiait l'extérieur de la maison.

Je la rejoignis en jetant ce reliquat d'un temps révolu au sol, heureux de quitter cette bicoque dont l'état représentait parfaitement le monde créé voilà cinq ans par une poignée d'hommes prêts à toutes les extrémités pour assouvir leur soif d'autocratie.

À des années lumières de mes pensées moroses, ma compagne, elle, était toute joyeuse. Elle venait de mettre la main sur trois stères de bois, recouverts d'un amas de ronces et d'orties. Je dégainai ma machette et entrepris de libérer le précieux combustible de sa gangue d'urticante végétation.

Il nous fallut tout de même une bonne heure pour extirper une centaine de bûches.

— Ça devait suffire, dis-je en me tâtant l'avant-bras droit endolori par l'effort.

Je surpris le regard moqueur de Jocelyne.

— Tu es vraiment une petite nature persifla-t-elle, le sourire aux lèvres. Si tu veux, je m'occupe de rapporter le bois ajouta-t-elle en avisant une vieille brouette appuyée contre un puits.

Sa bonne humeur était communicative. J'entrai dans son jeu :

— C'est une idée, lui rétorquai-je. Pendant ce temps je vais m'octroyer une sieste bien méritée.

Elle secoua la tête d'un air malicieux faisant virevolter ses longs cheveux d'une blondeur éclatante.

Lorsque je l'avais rencontrée, la première fois, j'avais été ébloui par sa beauté saisissante avec son visage aux traits fins et ses magnifiques yeux verts, parfois bleus en fonction de la luminosité. Les longues heures à battre la campagne lui avait affiné la taille et avec sa silhouette élancée, elle paraissait plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Aujourd'hui encore, malgré une grosse doudoune déchirée au coude, elle gardait une féminité qui ne cessait de me troubler. Je la fixai un long moment, songeant que sans elle, dans ce monde ravagé par la folie des hommes, je n'aurais pas pu survivre. En fait si, sans doute. Mais à coup sûr, j'aurais été malheureux.

— On reviendra chercher le reste tout à l'heure, me dit-elle en terminant le chargement de la brouette.

Deux gros mulots cuisaient au-dessus d'un bon feu qui crépitait dans la pièce. Dehors, le ciel s'était assombri et depuis une bonne heure, il pleuvait.

Il aurait été plus simple de faire fondre de la neige lorsqu'il y en avait partout mais j'avais manqué de jugeote. Avec ce temps humide, non seulement elle avait presque entièrement disparue mais le peu qui restait était maculé de boue. Je m'apprêtais à le payer en huile de coude car pour remplir nos gourdes, une seule solution : descendre dans le puits. Une vingtaine de mètres de profondeur, ce n'était pas la mer à boire, mais ce ne serait pas non plus une partie de plaisir. Parce qu'évidemment, notre corde était trop courte. Par chance, le diamètre du trou me permettrait de prendre appui avec mon dos contre la paroi et de descendre à la force des jambes.

Ravitaillement effectué, nous reprendrions notre route, direction Poligny.

Bien sûr, il n'était pas certain que les salopards soient toujours là. Presque deux ans, c'est long, surtout dans notre monde actuel. Ils pouvaient s'être déplacés pour de multiples raisons, la plus fréquente étant la pénurie alimentaire.

La nourriture, lorsqu'on ne pense à rien d'autre que l'acquérir par la violence, ça s'épuise vite !

Pour pallier cet inconvénient, une partie des survivants commençait à refluer vers les côtes. Quelques-uns vers l'Atlantique et la majorité des autres, vers la Méditerranée où la température était plus clémente. Nous tenions cette information de Mélanie et Benjamin, un jeune couple croisé près de Rennes voilà pratiquement un an. Les deux tourtereaux descendaient rejoindre une communauté d'une cinquantaine de personnes établies à La Rochelle. D'après eux, plusieurs colonies situées près de cette ville portuaire s'apprêtaient à déménager pour s'implanter plus loin.

Je me souviens de la stupéfaction de Jocelyne lorsqu'elle s'était exclamée :

— Mais pourquoi se disperser de la sorte ?

La réponse de Benjamin avait claqué comme une évidence :

— Une assemblée trop imposante entraîne fatalement des soucis d'ego, des luttes de pouvoir et des problèmes de ravitaillement.

— De plus, avait ajouté la jeune femme, la peur suprême, ce sont les épidémies. Il est préférable de limiter la population à de petits groupes.

Bien sur, Mélanie et Benjamin nous avaient proposés de les accompagner. Et bien évidemment, nous avions décliné. Néanmoins, nous avions juré de passer les voir à l'occasion.

Les promesses, ça ne mange pas de pain !

— Prêt ? me demanda Jocelyne en me tendant les deux gourdes.

Assis sur le rebord de la margelle, je passai les courroies des récipients autour de mon cou et lui répondis d'un hochement de tête. Deux coups sur la corde afin de vérifier la solidité de l'attache et j'entamai la descente.

Les dix premiers mètres furent avalés sans problème. Puis, de peur de dépasser l'extrémité de la corde dans l'obscurité ambiante, je ralentis la cadence. Lorsque je sentis le nœud indiquant les cinquante derniers centimètres, je pris appui contre la paroi, dos d'un côté, jambes à l'opposé, soufflai un bon coup et lâchai le filin.

Durant ma descente, j'entraînai quantité de petites pierres qui claquaient à la surface avec un étrange bruit mat. D'après la durée de la chute je n'étais pas au bout de mes peines.

Lorsque ma main gauche prit contact avec l'eau ultra fraîche, j'avais les jambes qui tremblotaient.

Surtout ne pas y penser.

Le remplissage des gourdes me demanda un peu moins d'acrobatie que mon imagination l'avait supposée même si j'avais l'arrière-train qui trempait.

Maintenant, la remontée.

À maintes reprises, je crus dégringoler. Et chaque fois, je me cabrai, le dos bien à plat contre la roche. Quand le sommet de mon crâne toucha enfin la corde, j'avais les cuisses en feu. Je pus les soulager un instant en m'agrippant au filin salvateur.

Après un bref repos, je serrai les dents et repris ma grimpe.

À la suite d'un ultime effort, je me hissais hors du puits et m'écroulai sur la margelle, hors d'haleine.

Une bonne minute plus tard, ce fut le silence des lieux qui m'intrigua, au point de m'inquiéter.

Je sautai de mon promontoire et contournai la baraque avec la désagréable sensation chevillée aux tripes qu'un malheur venait de se produire. Tout en marchant, je tentai de me tranquilliser : Jocelyne devait certainement s'occuper de rassembler nos affaires. Seulement ma petite alarme interne n'arrêtait pas de résonner, m'incitant à courir.

Je déboulai dans la pièce, rongé d'anxiété.

Tout mon sang quitta mon corps d'un seul coup : mon sac à dos était bien là, rempli, fermé, duvet roulé et sanglé sur la partie supérieure, mais pas celui de ma compagne.

Bordel !

Jocelyne était partie sans moi !